

voyez — sans éclater en sanglots, sans me sentir devenir folle de désespoir ! . . .

— Et dire que, malgré toutes les recherches que l'on pourra faire, que malgré toutes les influences dont pourra se servir M. le comte, on ne saura peut être jamais rien ! . . . jamais rien ! . . .

— Oh ! voilà ce qui me torture ! . . . voilà ce qui me tue quand j'y pense ! . . .

Et tandis que la bonne Mme François parlait ainsi, la voix entrecoupée par les larmes, Adrienne avait pris une très étrange, une très singulière attitude.

La tête baissée, et si pâle que Clotilde était moins pâle qu'elle, elle avait parfois de courts frissons, de brusques tressaillements.

Et le petit Maurice, effrayé de la voir ainsi, l'avait en vain secouée, avait en vain cherché à la rappeler à elle :

— Tante Adrienne ! . . . Tante Adrienne ! . . .

Mais elle ne l'entendait pas, ou bien, s'il la secouait avec plus de force, plus d'énergie, doucement elle l'écartait d'un geste.

Puis, tout à coup, le regard brillant, et l'air de plus en plus étrange :

— Que venez-vous donc de dire, madame François ? fit-elle, la voix fébrile. Ne venez-vous pas de manifester la crainte que l'on ne sache jamais rien sur le sort de cette enfant ?

— Oui, mademoiselle, répondit vivement la blanchisseuse, oui, voilà ce que j'appréhende . . . Oui, voilà la peur qui me fait trembler . . .

— Eh bien, rassurez-vous, car quelqu'un croit savoir ce que la petite Suzanne est devenue ! . . .

Mme François venait de se redresser d'un bond, toute saisie.

— Car quelqu'un croit savoir où on la retrouvera ! . . .

— Quelqu'un ? . . . quelqu'un que vous connaissez ? s'écria la blanchisseuse, la voix étranglée.

— Oui, quelqu'un que je connais . . . quelqu'un qui croit pouvoir dire aussi le nom de l'auteur de ce rapt odieux ! . . .

— Est-ce vrai, mon Dieu ! s'écria madame François, est-ce bien vrai ? . . . Et ce quelqu'un-là . . .

— Ce quelqu'un-là, c'est moi ! répondit avec une sorte d'exaltation Adrienne.

— Vous, mademoiselle !

— Oui, moi ! . . . oui, moi, madame François ! . . . Oh ! vous me regardez . . .

— C'est que je ne comprends pas . . . c'est que je ne puis pas comprendre ! Vous savez où est Suzanne ! . . . Vous connaissez le misérable qui l'a enlevée . . . le misérable qui a tué Mme Clotilde ! . . .

— Oui ! oui ! répondit avec de plus en plus de fièvre la sœur d'Yvonne. Car je vois bien maintenant que je ne m'étais pas trompée ! . . . Car je vois bien maintenant que j'avais bien compris, bien deviné ! . . . Car je vois bien maintenant que c'était là le crime que ce monstre préméditait ! . . .

Et plus pâle, plus livide encore, si c'était possible, la jeune fille ajouta avec un accent plein de désespoir :

— Et voilà pourquoi, tout à l'heure, quand j'ai su que cette pauvre mère était morte de ce coup terrible, je n'osais pas entrer . . .

— Et voilà pourquoi je suis tombée à genoux sans vous voir . . . à genoux, si profondément émue que je croyais que j'allais défaillir.

— Car ce crime-là, je me le reprochais comme si j'en avais été la complice ! . . . Car j'ai m'en accusais et il me pesait sur la conscience comme si j'avais pu l'empêcher ! . . . Car j'étais pleine de remords comme si j'étais responsable de ce qui est arrivé ! . . .

— Responsable ! . . . Pourquoi ? . . . Que voulez-vous dire ? s'écria Mme François de plus en plus saisie, de plus en plus surprise.

— Oh ! vous saurez tout . . . M. le comte vous dira tout, répondit toujours fiévreusement Adrienne. Et vous verrez si je n'ai pas raison de souffrir doublement de l'enlèvement de la petite Suzanne et de la fin tragique de Mme Clotilde ! . . . Et vous verrez si ce n'est pas vraiment la plus effrayante fatalité qui m'a retenue jusqu'à présent loin de Fontenay ! . . . Et vous verrez si je n'ai pas raison d'avoir, sinon des remords, du moins les plus cuisants regrets de n'être venue ici que trop tard ! . . .

— Mais M. de Belleruche est absent et il m'est impossible de l'attendre, ajouta-t-elle. Il faut que je retourne sur-le-champ à Paris . . . que je rentre au plus tôt à notre hôtel, car je ne suis pas libre, hélas ! . . . car chacune de mes sorties est surveillée, espionnée . . . et si jamais mon père pouvait apprendre que je viens quelquefois dans cette maison . . .

Un frisson venait de secouer Adrienne.

— Voyez ! fit-elle. Voyez comme à cette seule pensée-là je tremble !

— Pauvre demoiselle ! murmura la blanchisseuse très émue. Oh ! vous non plus, vous ne devez pas être heureuse ! . . .

Un lourd soupir fut toute la réponse de la jeune fille.

Puis, reprenant vivement !

— Mais si je ne puis voir le comte, je puis lui laisser une lettre, et c'est ce que je vais faire, dit-elle.

— Maurice !

Mais l'enfant ne l'avait pas entendue.

Les bras croisés et les yeux toujours gonflés de larmes, il demeurait comme hypnotisé en face du pâle spectre de Clotilde.

— Maurice ! répéta-t-elle en lui tendant la main, viens, mon petit ! . . . conduis-moi dans ta chambre . . . Viens ! . . .

Et comme ils allaient sortir, la jeune fille se retourna.

— Adieu, madame François ! dit-elle avec un triste sourire.

— Non, non, pas adieu, mademoiselle ! s'écria la blanchisseuse, mais au revoir ! . . . Car nous nous reverrons, n'est-ce pas ? . . . Vous viendrez quelquefois nous voir à Ivry, avec Maurice . . .

— Oh ! promettez-le-moi . . . Mon pauvre François et moi nous serons si contents ! . . .

— Eh bien, oui, je vous le promets ! . . .

— Merci !

— Et au revoir, madame François, au revoir ! . . .

Et la porte se referma sur Adrienne et l'enfant.

Debout au milieu de la chambre, Mme François réfléchissait.

Quelles étranges paroles elle venait d'entendre !

Comment la sœur d'Yvonne avait-elle donc pu savoir où se trouvait la petite Suzanne ?

Comment avait-elle donc pu connaître l'infâme qui s'était rendu coupable d'un si horrible, d'un si odieux guet-apens ?

Comment avait-elle pu savoir au si que cet homme préméditait ce crime, et, si elle s'en était doutée, qu'avait-elle donc voulu dire en parlant de cette effrayante fatalité qui l'avait empêché de venir plus tôt à Fontenay-sous-Bois . . . d'y venir alors qu'il était peut-être encore temps de sauver Suzanne ?

Cette jeune fille, Mme François le savait, adorait la petite amie de Maurice . . .

Au chevet de Maurice agonisant, elle s'était liée avec Clotilde, elle le savait aussi, d'une très sincère, d'une très profonde affection.

Et quand elle les avait vues menacées toutes deux, ou quand, tout au moins, elle avait pu avoir le pressentiment qu'un grand danger les menaçait, elle n'était point accourue !

Pourquoi ? . . . oui, pourquoi ?

Et, lentement, Mme François secoua la tête.

— Oh ! oui, murmura-t-elle, elle avait raison : c'était bien là une effrayante, une épouvantable fatalité ! . . .

Et de plus en plus fébrile, de plus en plus anxieuse, la blanchisseuse ne vivait plus, tant il lui tardait de percer ces mystères, tant elle était impatiente de connaître le mot de ces énigmes.

Et ce n'était pas tout !

Comme Adrienne était devenue soudain livide . . . comme, soudain, elle s'était mise à trembler à la pensée que son père pouvait apprendre qu'elle venait quelque fois chez le comte ! . . .

Le baron de Chancel et le comte de Belleruche se connaissaient donc ?

Il y avait donc entre ces deux hommes quelque haine farouche . . . une de ces haines qui restent implacables et qui ne pardonnent pas ?

— Oui, cela devait être . . .

Oui, l'accent et l'attitude d'Adrienne avaient été trop étranges pour qu'il n'en fût ainsi . . .

Et Mme François, qui venait de se rasseoir au chevet de Clotilde, se demandait aussi maintenant quel était encore ce secret . . . quel pouvait être encore ce mystère . . . tandis que, là-bas, au clocher de l'église de Fontenay, le glas funèbre sonnait toujours . . . toujours . . . annonçant aux habitants que, parmi eux, une vie venait de s'éteindre . . .

## XXV. — LA LETTRE D'ADRIENNE

La chambre que le petit Maurice occupait dans la villa du comte de Belleruche était la même que celle où il avait été transporté à demi mourant, à demi agonisant, par Pierre et Louis, après sa fuite de la maison de santé.

Méblée déjà avec un très grand luxe, le comte avait encore voulu l'embellir pour Maurice, car rien ne lui paraissait assez riche, assez beau pour le fils de son Yvonne . . . pour cet enfant auquel il ne pouvait jamais penser sans sentir tressaillir toutes les fibres de son cœur . . .

C'était donc dans cette chambre que Maurice et Adrienne venaient d'arriver, après avoir quitté celle où Mme François veillait Clotilde.

Très vivement, ou plutôt très nerveusement, la sœur d'Yvonne ôta ses gants, puis s'installa devant une petite table sur laquelle Maurice venait de placer tout ce qu'il fallait pour écrire.

Puis, ayant mis un très long, un très tendre baiser au front de la jeune fille, l'enfant alla se réfugier dans l'embrasure d'une fenêtre où, le regard fixé sur Adrienne, il ne bougea plus . . .

Celle-ci, après avoir d'un coup sec trempé la plume dans l'encre,